



HAL
open science

L'épreuve de l'hôpital. La notion d'ambiance dans la méthodologie d'enquête

Martine Leroux

► **To cite this version:**

Martine Leroux. L'épreuve de l'hôpital. La notion d'ambiance dans la méthodologie d'enquête. Amphoux, Pascal; Thibaud, Jean-Paul; Chelkoff, Grégoire. Ambiances en débats, A la Croisée, pp.31-51, 2004, 2-912934-08-7. hal-04239113

HAL Id: hal-04239113

<https://hal.science/hal-04239113>

Submitted on 12 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Chapitre 1
SENTIR

Au pluriel et au singulier

L'épreuve de l'hôpital

La notion d'ambiance dans la méthodologie d'enquête

Martine Leroux

En 1999, le CRESSON * a effectué une étude en cadre hospitalier organisée autour de la notion d'ambiance ²⁶. Au cours et au terme de ce travail, la question de l'utilité de la notion d'ambiance dans la méthodologie d'enquête s'est souvent posée.

Faisons tout d'abord un bref rappel : en 1998, lorsqu'un des médiateurs de la Fondation de France ²⁷ qui connaît les travaux de Jean-François Augoyard s'adresse au CRESSON * pour lui confier une étude préalable à une intervention artistique dans des espaces d'accueil hospitaliers, la notion d'ambiance développée depuis plusieurs années au sein du Laboratoire s'impose. C'est elle qui rassemble les différents objectifs fixés par le cahier des charges de la commande :

- définir les modalités de la pratique quotidienne de l'accueil,
- saisir les perceptions et représentations associées à ce lieu et qualifier les espaces de l'accueil,
- envisager les principes destinés à guider l'intervention artistique.

Nous pouvons d'ores et déjà nous demander si c'est une capacité de condensation inhérente à la notion d'ambiance qui permet d'associer la diversité des axes de l'étude. La cohérence qu'elle confère à la démarche n'est-elle pas artificielle ?

Portons donc un regard critique rétrospectif sur une démarche tout à fait classique d'enquête. Quel est l'apport spécifique du recours à « l'ambiance » dans les trois niveaux que constituent la problématique, l'enquête et les résultats ? N'aurions-nous pas obtenu des résultats similaires en lui substituant la notion d'« environnement sensible » ou en cherchant à qualifier l'environnement ?

L'hospitalité des espaces d'accueil

Pour répondre aux objectifs, nous avons procédé successivement :

- à l'observation des espaces d'accueil et des activités qui s'y déroulent au cours de la journée ainsi qu'au recueil de données sensibles,

²⁶ M. LEROUX *et al.*, "Les ambiances des espaces d'accueil du service de radiodiagnostic de l'Institut Gustave Roussy – IGR, premier centre européen de la lutte contre le cancer situé à Villejuif en Val de Marne", rapport d'étude, CRESSON, Grenoble, 1999

²⁷ La Fondation de France intervenait ici dans le cadre de son programme des "nouveaux commanditaires" qui promeut la commande et le suivi de la création artistique par tous ceux qui sont directement concernés par un lieu, une histoire, etc. – par exemple, les usagers de l'hôpital, les personnels soignant, administratif...

- et à l'enquête auprès des différents acteurs concernés : patients, membres du personnel et des représentants d'une association de malades.

Nous avons eu recours à la réactivation sonore et visuelle – séquences sonores et photos.

Signalons d'une part que les espaces d'accueil se trouvent au premier sous-sol et que la plupart sont aveugles, d'autre part qu'une salle d'attente IRM-scanner récemment créée offre un contraste saisissant avec les espaces plus anciens et prête aux commentaires.

Comment se construit le rapport que les patients entretiennent avec cet espace public hospitalier ? Comment améliorer ce rapport et le rendre plus actif ? Comment éviter l'attente captive à laquelle sont soumis les patients ? C'est en ces termes que nous avons abordé la question de l'hospitalité des espaces d'accueil du service de radiodiagnostic de l'Institut Gustave Roussy.

Les patients, lorsqu'ils viennent en consultation à l'IGR, adoptent une attitude qu'on peut qualifier de docilité contrainte : suivre un programme de rendez-vous et d'exams et suivre parallèlement le chemin qui mène d'un service à l'autre ; pour eux, la seule victoire est d'éviter de se perdre dans les couloirs. Leur anxiété leur laisse en effet peu de disponibilité pour appréhender un espace confus qui offre peu de « prises » pour soutenir leur perception flottante.

Les discours des patients et des professionnels réfèrent à deux univers parallèles :

- l'un, datant de la fin des années 70, sombre, peu accessible par sa configuration de « *labyrinthe* », propose des lieux d'attente aux dimensions plutôt réduites ; il accentue l'effet * de souterraineté, l'ambiance y est « *lugubre* ».
- l'autre, récent, lumineux, spacieux, avec un espace pour les enfants, fait oublier sa localisation en sous-sol et donne à voir une vision technique de l'Institut ; l'ambiance y est « *chirurgicale* ».

Au cours des entretiens avec les patients, l'expression « ça fait hôpital » ponctue leurs commentaires relatifs à la partie ancienne des locaux :

- elle réfère à des ambiances visuelle et sonore, voire olfactive, peu propices à l'accueil – manque d'éclairage, couleurs, mobilier, mais également, réverbération * des espaces traversés qui fait sonner les pas et amplifie le bruit des chariots, odeurs de cuisine qui émergent au cours de la journée, etc.
- elle désigne des configurations spatiales anxiogènes qui ont valeur d'archétype – ainsi, le couloir que les patients connaissent dans tous les services et dans d'autres hôpitaux.

Quant à la salle d'attente récente, les patients en apprécient le confort. En revanche, les soignants expriment les risques que comporte une image techniciste et se demandent si ce nouvel espace n'annonce pas déjà la salle d'examen.

Les résultats de l'étude invitent à la création pour que puisse s'ébaucher un autre regard sur l'IGR, pour permettre la singularité qui seule peut lutter contre les représentations de l'hôpital. Afin d'orienter l'intervention artistique prévue après la restructuration des locaux dont l'enjeu prioritaire est de réduire l'anxiété, nous avons proposé trois principes d'aménagement qui expriment les qualités de l'accueil telles que nous pouvions les définir au terme de ce travail :

- **la clarté** : les patients refusent l'ambiance « *sombre* » des espaces actuels ; leur demande de clarté concerne aussi bien l'ambiance lumineuse que la lisibilité spatiale ; métaphoriquement, elle évoque le sourire des soignants et la possibilité d'obtenir des informations (sur les exams, le temps d'attente, les résultats, etc.) ;
- **l'enveloppement** : les patients notent l'absence de confort ; l'enveloppement prend en considération le corps malade pour lui proposer les éléments prioritaires du confort, le rassurer, lui permettre le repos ;
- **la mobilisation** : elle offre des « prises » diverses aux patients qui répondent à leurs besoins d'information, ou de simplement passer le temps, ou encore de rechercher la convivialité.

Impertinence méthodologique de la notion d'ambiance

Des points de vue structural et formel, l'emploi de la notion s'avère aléatoire. Où le terme apparaît-il dans les entretiens et dans le rapport final ? Qu'est-ce qu'on en fait ? Quel nombre d'occurrences pouvons-nous relever ?

Au cours des entretiens, les patients n'ont pas recours spontanément à la notion. Prévue dans le guide d'entretien, celle-ci fait l'objet de quelques relances mais est très rarement reprise par nos interlocuteurs. Quelques réponses sont cependant éloquentes puisqu'à la question de l'ambiance éprouvée lors de leur arrivée dans l'Institut, les usagers peuvent répondre : « c'est lugubre ».

Dans le rapport final, la notion est formellement posée en introduction et est supposée réunir l'objectif et le subjectif, le donné et le perçu, etc. Elle constitue la notion clé de la démarche, capable d'articuler les objectifs d'analyse des lieux, d'observation et de description des pratiques, d'expression de la perception et enfin de conception architecturale et artistique. Elle a le mérite de répondre aux demandes du commanditaire – la Fondation de France – et à celles du chef de service soucieux des relations entre patients et soignants.

Enfin, la notion ne participe pas au plan du compte-rendu. Elle est utilisée ici et là dans la partie analytique et se trouve mise en relief dans des conclusions. Son emploi semble répondre davantage à un souci de cohérence en rapport avec le titre auquel il fait écho qu'à une nécessité interne de la démarche et de la réflexion.

Nous dénombrons une cinquantaine d'occurrences éparées dans l'analyse, un peu plus fréquentes dans les parties conclusives ci-dessus évoquées. Pour autant, on peut oublier "l'ambiance", la laisser au second plan. Ce qui importe, c'est de décrire ses composantes que les notions voisines d'"environnement" et de "principes architecturaux" par exemple proposés à la fin du travail contribuent à définir.

Le terme "*environnement*" * était employé à juste titre (une vingtaine d'occurrences) pour désigner l'ensemble des données physiques, y compris les données spatiales, ou encore l'environnement sonore * ou olfactif. Plus objectif, plus objectivable, que l'ambiance, l'environnement * même dans ses données sensibles se laisse décrire. L'ambiance par contre est évanescence ; parce qu'une ambiance lugubre ou chirurgicale n'offre aucune prise ; on doit passer par des données environnementales et par le discours des usagers pour l'appréhender. Quel est donc son intérêt ?

Les "*principes architecturaux*" traduisent des exigences de conception ; ils ne sont pas d'ordre spatial, même s'ils peuvent guider la recherche de la forme ; ils sont plutôt d'ordre éthico-psychologique, ils constituent des motivations, ils nourrissent la conception tout en lui donnant des perspectives. Pourquoi ne pas parler d'ambiance ? L'ambiance serait-elle trop floue ? Ou nécessite-t-elle la parole du sujet qui éprouve l'ambiance pour être valide ? Qu'est-ce qu'une ambiance en dehors du lieu dans lequel elle se déploie et est perçue ? Comment nommer les ambiances qui peuvent guider la conception ? Restent-elles partielles ?

Finalement, pour mener cette étude, nous avons le sentiment d'avoir procédé par réductions successives, considérant comme acquis des présupposés qui sont objets d'investigation. C'est au cours de l'élaboration du guide d'entretien que les questions de la temporalité, de la transformation des ambiances, de leur traduction discursive ou gestuelle, etc., se sont posées et ont été résolues par un questionnement à visée opérationnelle.

La force expressive de l'ambiance

Aux faiblesses de l'ambiance envisagée précédemment du point de vue de sa pertinence méthodologique, on peut opposer la « *force* » de l'ambiance en tant qu'expression synthétique du rapport objectif/subjectif. Elle désignerait la densité qui l'amène à être ce qu'elle est, l'orientation du faisceau des causes et conditions qui la génère et que le sujet percevra et exprimera. Si l'ambiance a des limites incertaines, on pourrait dire que sa force en est le noyau dur. Mais peut-on vraiment dire la force de l'ambiance ? Travailler sur l'ambiance, n'est-ce pas se donner comme horizon son expression potentielle ? C'est dans le travail sur l'expression de l'ambiance qu'on peut trouver une utilité fondamentale aux investigations qui sont faites. L'étude relative aux espaces d'accueil nous montre que la notion d'ambiance était, de manière sourde, toujours

présente. Elle nous apprend aussi qu'il vaut mieux reléguer l'objet à atteindre au second plan pour le constituer. Il s'agit de donner du contenu à cet impalpable éprouvé. Les qualificatifs employés pour dire l'ambiance exigent de ressaisir les données disponibles qu'elles soient physiques ou sensibles. Ne faut-il pas aller vers l'usager pour qu'il parle de l'ambiance ? On peut inventer des scénarii, avec des guides d'entretien différents, à tester dans un même lieu par exemple. On peut également approfondir le vocabulaire de l'ambiance – adjectifs, métaphores, associations – pour comprendre comment le multiple est ressaisi dans l'unité du discours. Donc, que nous apprend l'ambiance sur les ambiances ? Comment ressaisit-elle les ambiances partielles olfactives, sonore, visuelle... ?

Cette étude nous interroge également sur la complexité des relations entre perception, représentation et référence. Comment l'ambiance les associe-t-elle ?

Chez les patients qui connaissent malheureusement trop bien l'hôpital, la perception des anciens espaces est structurée par la représentation ; il y a une telle habitude de ces espaces stéréotypés, reproductibles, qu'ils font le lieu ; l'expression « ça fait hôpital » en témoigne et nous sommes en présence d'un espace de référence. Les variations entre les hôpitaux ou les services ne relèvent alors plus de l'environnement *, de ce qu'il peut offrir, mais de la relation au personnel, du temps d'attente... Or, c'est le pire qui fait mémoire, ce que suggère l'anecdote suivante : lors de la réunion de groupe des patients de la Ligue contre le cancer, alors que la consigne mentionnait le service de radiodiagnostic, ils ont parlé du service de radiothérapie, situé au second sous-sol, où l'attente était très longue.. Quand on a recentré sur le service de radiodiagnostic, ils ont poursuivi en disant : « c'est pareil, c'est un couloir.... ».

En revanche l'espace récent IRM-scanner relève de la représentation hospitalière chez les soignants tandis que les patients y trouvent un confort auquel ils ne sont pas habitués et ils y passent un peu de temps sans avoir à se défendre contre un environnement hostile. En ce sens, ce nouvel espace échappe encore à la représentation.

Certaines expressions suggèrent bien la complexité de l'acte perceptif en fonction de diverses représentations qui semblent s'exclure et ressurgissent selon certaines modalités d'ambiance : par exemple, « ça fait hôpital » et « c'est l'hôpital » ne disent pas la même chose : la première suggère l'ambiance des espaces d'accueil, du cadre hospitalier, la seconde réfère à l'activité du lieu qui se traduit aussi par certaines modalités d'ambiance (silence parfois qui renvoie à la gravité du lieu). Nous apprenons par là-même qu'il y a une dichotomie dans la représentation du service hospitalier. La première expression parle de l'hospitalité de l'accueil (sinistre et lugubre), la seconde de diagnostic, de soins et de rapport au médecin.

On peut se demander comment présent et passé interfèrent dans l'élaboration perceptive des ambiances ? Quel rôle joue la distance établie entre le sujet percevant et le cadre dans lequel il se trouve – ici, elle lui permet de se protéger mais elle contribue aussi à la déréalisation. Y-a-t-il des invariants dans l'organisation perceptive ? Nous sommes invités à toujours rechercher ce qui échappe à la représentation dans la perception, à rechercher ce qui participe de plusieurs représentations ou au contraire les distinguent (traits distinctifs des ambiances), les fait co-exister sans les réunir.

Pour conclure, reconnaissons que les représentations de l'univers hospitalier rendent impérative une transformation artistique des espaces. L'étude plaide en faveur d'une *singularité à inventer* pour favoriser une perception plus active et éviter le piège de la représentation qui verrouille le sensible.

Ce débat porte sur les deux articles du chapitre 1 SENTIR Au pluriel et au singulier de l'ouvrage Ambiances en débats :

AMPHOUX, Pascal, CHELKOFF, Grégoire et THIBAUD, Jean-Paul (éd.), 2004. Ambiances en débats. Grenoble : A la Croisée.

Vers une esthétique des ambiances

Jean-François Augoyard

L'épreuve de l'hôpital. La notion d'ambiance dans la méthodologie d'enquête

Martine Leroux

Débat

La place du corps dans la définition des ambiances

JPT : Je voudrais pour commencer poser deux questions à JFA, qui pour moi sont certes d'ordres différents mais d'égale importance : celle de la place du corps (dont tu ne parles pas) dans la définition des ambiances, et celle de la pragmatique : est-ce que, lorsque tu poses la question finale « Qu'est-ce qui fait une Ambiance ? », il n'y a pas un rapport à établir entre l'"esthétique rhétorique" que tu développes et pour laquelle tu plaides et une "esthétique pragmatique", que l'on pourrait aussi développer à partir de la même question de départ ?

JFA : Première question. Le corps ?... Si, si ! Je ne cesse d'en parler !

Le fait de réintroduire "l'esthésique" dans la théorie esthétique est la priorité fondamentale du sensible sur la connaissance. Elle concerne évidemment le corps, le corps comme ensemble d'organes d'une part, le corps comme porteur de logiques propres à chaque sens d'autre part. Là, je suis la piste proche de certains physiologistes ou neuro-cognitivistes. Il n'y a pas de pensée abstraite possible, on fonctionne toujours avec nos sens ; on est pieds et poings liés avec la logique des sens qu'on utilise et qui influence jusqu'au mode de pensée.

Deuxièmement, le corps est articulé inévitablement – et là je suis dans la ligne d'Erwin Straus – à un "se mouvoir". « Tout sentir est un "se mouvoir" », et dans le "se mouvoir", ce n'est pas la collection des sens qui est engagée, c'est la motricité et l'ensemble du sentir. Erwin Straus s'en explique largement : « Quand on parle de sensation, c'est encore une faiblesse, c'est une lâcheté épistémologique ». Quand on parle de sensation, on renvoie encore à la coupure toujours possible entre sensation et perception, le fameux schéma de la psychologie des facultés, qui part du signal pour arriver à la perception, puis à la catégorisation, la conceptualisation, la mémorisation, etc. D'ailleurs, cette schématisation est aujourd'hui verrouillée par la psychophysique, qui justement s'attache à mesurer le signal, puis à le relier à la perception par des moyennes statistiques, puis à invoquer si nécessaire les facteurs sociaux et culturels, qui relèvent de la "boîte noire". Parler du se mouvoir, c'est donc réintégrer "du corps" et "du sentir" dans le processus global de perception et non séparer la sensation de la perception.

Et puis troisièmement, le corps intervient dans la motricité. Il intervient dans les pratiques : dans tout ce que j'appelle "les pratiques de configuration". Je suis au cinéma, eh bien je fais des synthèses audiovisuelles, mais j'ai aussi d'autres sensations, une perception intersensorielle située, avec, peut-être, le parfum de la voisine... c'est un conglomerat tout ça. Et c'est tout cela qui fait que je n'oublie pas tel film. Il y a des "esquisses motrices" et des synthèses qui se font, dans un mouvement réel. C'est évident que tout ce que j'ai fait sur les cheminements renvoie directement à ce thème.

Entre le sentir et l'agir

JFA : Concernant la seconde question, qui touche aux rapports entre rhétorique et pragmatique, je dirais qu'il n'y a pas d'incompatibilité. Simplement, ce que l'approche rhétorique apporte, c'est une collection de procédures, de manières, de schémas ou de modèles d'action, qui me semblent exister dans le quotidien et qui me semblent pouvoir s'inscrire dans une perspective de "maîtrise des ambiances". Tandis que ce que l'approche pragmatique privilégie, c'est plutôt l'expérience, à

travers une théorie de l'action, et peut-être de la configuration des ambiances, dans une perspective alors plus descriptive.

JPT : J'aurais une autre question, JFA. Dans quelle mesure le sentir dont tu parles, au cœur même du sensible, est-il compatible avec la prise en compte du monde de l'action ? On dit souvent qu'il faut choisir entre les deux : en gros, on peut adopter une attitude esthétique, mais on ne peut pas en même temps se placer dans l'action. Dans quelle mesure est-ce compatible ?

JFA : Cela me permet peut-être de revenir sur la distinction entre intention et attention. Prenons le cas de l'exercice sportif. Quand on fait du ski par exemple, les deux marchent parfaitement en même temps. Tu as une extrême attention à toute une série d'informations et à une liste de propriétés sensibles émanant de l'environnement, de tes réactions et de ton corps lui-même. Et en même temps, c'est cette attention extrême qui te permet une anticipation du mouvement (ça c'est la théorie de l'anticipation de Straus). Donc, on est en plein dans le mouvement et dans la sensation. Je pense que les skieurs prennent un certain plaisir à se sentir en mouvement dans le monde. Je pense qu'il y a aussi des moments où on marche pour le plaisir de se sentir marcher, parce qu'il n'y a pas d'intention qui serait de type utilitaire ou fonctionnel. De même, dans l'expérience esthétique, il y a une espèce de suspension : ressentir une ambiance, c'est suspendre quelque chose des éléments fonctionnels. Autrement, on ne la ressent pas. Peut-être qu'elle pèse sur nous, etc., mais je ne l'ai pas vue passer. Ça ne veut pas dire qu'elle n'existe pas, mais cela montre bien que l'action est très intégrée à cette modalité du ressentir.

Est-il légitime de parler de "maîtrise des ambiances" ?

BA : La quatrième question que vous posez me semble rejoindre ce que disait par ailleurs ML. Vous demandez : « Comment maîtriser les Ambiances : impératifs normatifs, contraintes techniques, pulsions créatrices... ? ». Moi, je me demande : « Est-ce qu'on doit même chercher à maîtriser les ambiances ? ». Est-ce que cette tentative n'est pas de toutes façons vouée à l'échec, puisqu'il y a toujours un certain nombre de facteurs qu'on ne pourra jamais maîtriser ?

JFA : Effectivement il y a trop d'éléments qui dépendent probablement du pulsionnel, de l'émotionnel, des effets *, des interactions sociales, et qui sont difficilement objectivables... Et moi-même j'ai bien dit "maîtriser LES ambiances" et non l'Ambiance au singulier. Alors, "maîtriser", le mot est peut-être démiurgique mais qu'on le veuille ou non, il y a bien des gens qui se préoccupent de créer des ambiances et qui cherchent, implicitement ou explicitement, à les maîtriser : je pense aux discours des éclairagistes, à des gens comme Yann Kersalé, je pense à tous les discours des "sonorisateurs" d'espaces publics, et si l'on parle plus largement de l'audiovisuel, c'est encore plus évident. C'est un peu ce que Martine Leroux et Jean-Paul Thibaud avaient pointé dans le travail sur "les compositions sensibles de la ville". Je pense aussi à Pascal Amphoux intervenant sur la création de jardins urbains avec des équipes d'artistes et de paysagistes lors du festival Lausanne "Jardins'97". Eh bien, dans tous ces cas, les concepteurs manipulent des données physiques pour produire des ambiances, sur lesquelles ils prétendent instituer un rapport de "maîtrise". Et puis, il ne faut quand même pas jeter tout le domaine de la "maîtrise des ambiances" qui est enseignée par les ingénieurs dans nos écoles ! Il y a bel et bien une maîtrise technique.

BA : Ça rejoint bien ce que je disais : on maîtrise en fait des éléments de l'environnement * - la forme, le signal ou des choses comme ça. Et ensuite, pour créer, on cherche à s'approcher de telle ou telle Ambiance. Mais ce n'est pas maîtriser "l'Ambiance" en elle-même.

PA : Le souci de maîtrise me semble en effet absent de la préoccupation du concepteur. Pour le festival du jardin, c'était vraiment plutôt un horizon, un enjeu, qui permettait de légitimer les partis pris par les uns ou les autres, et donc de négocier chaque projet en fonction de sa propension à générer telle ambiance ou tel caractère d'urbanité. Et je ne pense pas que les nouveaux concepteurs lumière ou designers sonores revendiquent une maîtrise absolue de leur objet. Ils visent à générer mais pas à maîtriser – encore que certains s'attribuent un pouvoir démiurgique... S'il y a une "maîtrise *des ambiances*", au pluriel, dans la mesure où l'expression renvoie à leur représentation ou à leur manipulation techniques, il est impossible de parler de "Maîtrise *de l'Ambiance*", au singulier, sans faire un contresens sur l'expérience même, immédiate, de ce que désigne le mot en son sens majeur.

Un premier degré de réflexivité

ML : Alors, dans l'expression "de l'Ambiance" qui est immédiate, naïve et même "singulièrement naïve", est-ce qu'il serait abusif de parler d'un "premier degré de réflexivité" ? – d'une réflexivité située. Le sujet qui *dit* l'Ambiance à un moment donné, est-ce qu'il ne se situe pas à un tout premier degré de réflexivité ? Ou est-ce que c'est abusif d'employer ce terme ?

JFA : C'est vrai que, dans la vie quotidienne, c'est quelquefois parce qu'il n'y a pas d'autre façon de dire ce qui s'est passé que le mot "Ambiance" arrive.

ML : Mais est-ce que ce n'est pas plus encore ? Est-ce que ce n'est pas, dans ce mot qu'ils donnent à un moment donné, l'expression d'une saisie d'eux-mêmes dans ce contexte-là ?

JFA : C'est pour ça que le *ET* m'intéresse beaucoup dans la définition standard : la conjonction "atmosphère matérielle *et* morale" : c'est cette espèce de tension improbable entre des choses très physiques – une lumière, un son, un courant d'air – et puis, tout à fait à l'autre bout, un sentiment. Et là, il y a une espèce de paradoxe radical entre le réel et le sentiment du réel, entre ce qui peut être dit et ce qui est indicible. « Il y a une ambiance bizarre », etc., c'est bien ce qu'on essaye de traduire dans des situations ordinaires. C'est aussi ce qu'a travaillé PA dans l'ouvrage *La notion d'ambiance* avec ses différents groupes de chercheurs ou d'artistes, qui disent tous, par des biais différents, cette impossibilité de dire autre chose que "l'Ambiance". C'est cela et en même temps, ce n'est presque que cela. Je pense qu'un Allemand, quand il dit "*Stimmung*", est infiniment plus précis : il y a des éléments physiques, c'est un accord harmonique, c'est l'accord d'un piano, c'est l'accord d'une tonalité... Donc là il y a des phénomènes sonores très maîtrisés, très physiques. Et en même temps, c'est un état d'esprit, c'est une humeur, un sentiment.

PA : En allemand, quand on dit « *das stimmt* », ça veut dire que ce qui vient d'être dit est juste, que « ça colle », c'est « ce qui est en train de coller ».

ML : Ça ne répond pas complètement à ma question. Peut-être que j'ai tort d'employer cette notion de "premier degré", mais il me semble que vouloir nommer une ambiance ou dire l'Ambiance, c'est, dans l'épreuve même de cette impossibilité de dire ou de cette tension paradoxale, faire comme "un premier pas réflexif". Le paradoxe entre le dicible et l'indicible, ce serait plutôt cette immédiateté réflexive ou quelque chose comme ça...

JFA : Ce qui me frappe, c'est que l'usage du mot est souvent une façon de s'en remettre à une espèce de facticité. Je veux dire qu'on a tendance à penser qu'on est "un peu faits" dans une ambiance, qu'on la subit, comme si on voulait oublier la part active qu'on y prend : tel sentiment, telle intentionnalité, etc. Il y a souvent une espèce de déni de sa propre activité ou de l'action du sujet qui en parle.

ML : Mais en même temps, en me la disant, est-ce que je ne réalise pas que c'est cette ambiance-là ? C'est ma question. Donc, finalement, je dirais que je deviens active par l'expression-même de ce que jusqu'alors je subissais.

Les ambiances pré-existent-elles à leur verbalisation ?

GH : Il y a tout de même un problème d'opposition entre la sensation, cette espèce de pensée immédiate qui précède peut-être le langage, et puis le langage, qu'on est d'ailleurs en train de formaliser ici-même pour désigner une notion d'Ambiance ? Alors, est-ce qu'il n'y a pas un écart important entre le langage ordinaire et celui que nous sommes en train de mettre en place pour décrire, formaliser ce qu'on appelle "Ambiance" ?... D'ailleurs, est-ce que les ambiances préexistent à leur verbalisation ?

JFA : On s'était posé ce problème lorsque l'on a fait le travail sur la *Testologie des effets sonores* *. On a demandé aux gens « est-ce que vous entendez tel effet * ? » Ça ne marche pas. C'est le Ministère qui nous avait dit : « Vous avez trouvé les effets * en analysant ce que disent les gens, en corrélant ce qu'ils disent avec des effets physiques, en faisant des mesures quelquefois quand c'est possible, OK. Maintenant, est-ce que vous pouvez faire le contraire ? Est-ce que vous pouvez vérifier que les gens entendent bien les effets sonores * que vous avez repérés à partir de leurs récits ». Eh bien, ça ne marche pas. On ne peut pas demander à des gens de vérifier ce genre de choses, parce que ce n'est pas possible, parce que c'est un vocabulaire savant, et parce qu'on est dans un registre de spécialistes, voilà ! Ça ne veut pas dire que les gens n'ar-

rètent pas de dire « là, quand je passe dans une rue, j'ai le sentiment d'un trou, il y a comme une coupure... ». Alors, nous appellerons ce phénomène *l'effet de coupure* *...

ML : Dans l'étude sur l'hôpital, je disais « on n'a pas forcément employé le terme d'"ambiance". Mais c'est en fait assez naturel, puisque, par exemple, on enquête bien sur l'Imaginaire sans parler d'imaginaire. On peut enquêter sur l'Ambiance sans parler d'ambiances, bien évidemment. Par contre, pour le guide d'entretien, il est important de se demander : « Est-ce qu'on a posé toutes les questions ? ». Même sans parler d'ambiance, est-ce qu'on a posé le maximum de questions permettant *in fine* de définir l'Ambiance ? Par quel type de questionnement on veut "parvenir à" l'Ambiance : c'est peut-être à ce niveau qu'on a aussi du travail à faire.

Les formes d'expression d'une ambiance singulière

JPT : Et en même temps, cela pose la question des issues formelles de l'expression d'une Ambiance singulière ? On n'a pas parlé de la question de "l'immanence du signifié". On vient de voir dans les exemples précédents que, pour le coup, le langage articulé ne répond pas à cette condition. Est-ce que cela ne veut pas dire qu'il faudrait recourir à d'autres supports d'expression de l'Ambiance que celles du Langage ?

JFA : Oui, mais comment en sortir autrement que par le langage ? Pour moi, il y a deux possibilités : ou bien on arrive à définir l'Ambiance d'une façon suffisamment claire en disant : « Vraiment, ce n'est pas de l'Environnement *, ce n'est pas du Paysage *, ce n'est pas du Milieu *, etc. » – donc par la négation des autres termes ; ou bien on dit : « Là, on est dans une situation d'Ambiance pour telle et telle raison » – parce que la situation observée ou décrite remplit telle ou telle condition. Et à ce niveau, on est tous en plein chantier ; c'est sûr. De mon côté, j'essaye de creuser la piste de l'Esthétique.

BA : Par rapport à la première option, je vais peut-être dire une bêtise, mais est-ce que la notion d'*atmosphère* qui sert à définir l'Ambiance ("atmosphère matérielle et morale...") ne devrait pas être réintégrée dans la notion d'Ambiance ? D'un côté l'environnement, de l'autre l'ambiance. Entre les deux, l'atmosphère...

JFA : Oui, mais pour caler une définition par défaut, il faut examiner tout le réseau sémantique des notions voisines. Alors, j'ai fait une enquête lexicale en 1992. Les mots qu'on retrouve les plus impliqués, ce sont les termes "climat", "décor", "environnement" *, "milieu" *, "paysage" * et "atmosphère", qui se positionnent autour de la notion d'ambiance et qui font une espèce de réseau. Mais l'analyse est délicate, seulement indicative ; il ne faut pas faire de fétichisme sur ces mots.

Le temps d'une physique contextuelle ou le réflexe de Pavlov

GH : Alors, par rapport à la deuxième option, JFA, vous n'avez pas abordé le problème de la temporalité dans l'Ambiance, celui du rôle du passé, du présent, du futur. En contrôle dynamique par exemple, on intègre en fait tout ce qui s'est passé dans le passé, on prend en considération l'état présent, et puis l'état futur, qui est la dérivée de l'état présent, et qu'on anticipe pour savoir comment déterminer l'intention ou l'objectif d'un système chronique. On intègre passé, présent et futur. Dans le cas des Ambiances, qu'en est-il ?

JFA : Dans le cas des ambiances également : d'une part, le fait de s'appuyer, pour fonder une Esthétique des ambiances, sur ce que j'ai appelé une "physique contextuelle" ou sur une "physique modale" renvoie justement à ce type de phénomènes abordés en physique ; d'autre part, je ne parle que de *processus*, qui génèrent des rétroactions et une capitalisation de l'acquis. L'exemple de ML me paraît très bien : si l'on dit « il y a une ambiance d'hôpital », c'est parce qu'on a capitalisé toute une série d'expériences. Celui de la critique de Straus à la théorie du réflexe conditionné de Pavlov également : ce que Pavlov a oublié, dit-il, c'est précisément le temps, c'est le contexte temporel, et l'intention...

Pour une collection d'ambiances de référence

GH : Si on pose la question de l'objet esthétique, ou de l'objet artistique, serait-il possible d'appréhender une esthétique des ambiances sans le sujet ? Et bien sûr cela pose la question de

L'œuvre architecturale : est-ce qu'une œuvre architecturale peut exister comme potentiel d'ambiance, abstraction faite de l'expérience sensible d'un sujet ? Et si ce potentiel devient indépendant du sujet, l'œuvre en question peut-elle devenir une référence en matière d'ambiance architecturale ?

JFA : D'abord sur le sujet, je pense que tu n'entends pas "sujet" au sens de la philosophie moderne. Ce qui est clair, c'est qu'on ne peut pas avoir une expérience esthétique, ou tout simplement une expérience sensible, sans un corps individué, qui est porteur d'organes sensibles : même si l'individu est flou, poreux, multiple tout ce qu'on voudra, on ne peut quand même pas faire abstraction d'une unité perceptive identifiée, localisée, datée, ça me paraît clair.

Maintenant, il est évident qu'on peut aborder une esthétique des ambiances par mille biais. On peut mettre l'accent sur la conduite de réception de quelqu'un ; on peut mettre l'accent sur la conduite de production de spécialistes ; et on peut mettre l'accent sur les configurations remarquables d'ambiances. Mais dans tous les cas, ce qui est important, c'est de dire « on ne peut pas réellement imaginer une collection d'objets sans une expérience qui donne sens, qui donne une configuration et un sens à ces objets », ou alors ces objets deviennent des objets abstraits.

GH : Si on prend l'hôpital, entre l'infirmière, le malade et le visiteur, il y a trois perceptions différentes de la réalité d'une même configuration.

JFA : Bien sûr. C'est pour ça qu'on ne peut pas se passer de l'expérience.

GH : C'est-à-dire de la "réalité", au sens où l'on réalise, où l'on expérimente une configuration spatiale.

C'est, ça fait, c'est quand

PA : J'aimerais faire un commentaire qui se situe entre la question de l'énonciation ou de l'expression d'une ambiance singulière, et celle de la mise en place de "répertoires" (peut-être plus que de catalogues) d'ambiances de référence.

J'ai distingué trois modalités d'expression, à partir de ce que tu as dit, ML :

- La première, c'est : "L'Ambiance, C'EST...". « C'est l'hôpital » ! On peut certes discuter sur la représentation de l'hôpital de chacun. Il n'empêche qu'on sent que quand quelqu'un dit cela, ça touche ! On voit très bien ce que ça veut dire, c'est extrêmement ciblé, ça renvoie à une expérience vécue, et on est dans le paradoxe entre une expression absolument concrète et en même temps parfaitement abstraite. L'Hôpital c'est à la fois une image et une expérience, c'en est la *substance* même et qui ne peut s'exprimer que sur le mode de "L'Ambiance, c'est...".
- La seconde modalité d'expression, c'est "L'Ambiance, ÇA FAIT...". « Ça fait ceci » ou « ça fait cela ». Et dans ce cas, les Ambiances vont plutôt être désignées par des *qualificatifs*, tandis que dans le "C'EST", c'était vraiment un substantif, l'"ambiance-hôpital", on pouvait même jouer sur la "substance" qui en ressort, ... Là ce sont des qualificatifs : tu as cité l'"Ambiance lugubre", l'"Ambiance chirurgicale", et on sent bien que c'est une autre forme d'expression ordinaire de l'Ambiance qui est aussi très percutante, avec peut-être une réflexion à promouvoir sur les "effets de dramatisation" dont tu as parlé (c'est toujours le pire qui fait mémoire), et peut-être que cette question de la dramatisation joue un rôle assez fondamental dans la désignation d'une ambiance.
- Et puis la troisième modalité que j'ai repérée renvoyait plutôt à ce que tu as dit sur le souci des relations avec le personnel, des relations avec l'autre, etc. Et là, c'est plutôt l'expression qui dit : "L'Ambiance, C'EST QUAND...". C'est "quand il se passe ceci ou cela", et c'est plutôt le moment qui devient le référent de la désignation. Alors, si ce sont des substantifs qui permettent de nommer le premier type d'ambiance, si ce sont des qualificatifs qui permettent d'exprimer le second, je me suis demandé ce qui permettait de dire le troisième, et je me disais qu'on pourrait appeler ça le "*Quantitatif*", parce que ça permet de réintroduire le "Candide", le "Quand" avec un D ou avec un T (quant à soi), et aussi le Quantitatif (sans K), et puis il y a sûrement d'autres idées possibles !... [rires]. Mais là, ce n'est plus tellement la question de la dramatisation, c'est peut-être celle de la communication.

Une notion fondatrice et sans fondement

NT : J'aimerais relancer le débat en essayant de savoir si les deux approches, respectivement proposées par JFA et ML doivent être situées à des niveaux totalement différents, ou si elles peuvent être considérées comme complémentaires. JFA fait plutôt appel aux notions, aux disciplines et aux questions qui permettent de fonder la notion d'ambiance, alors qu'à l'inverse ML part de la notion d'ambiance pour fonder une étude, dont le but précisément est de produire des ambiances, elle semble partir de l'hypothèse que la notion d'ambiance est un outil directement interrogeable et communicable, un "lieu de débat possible", entre les acteurs d'un lieu, usagers, commanditaires, architectes, etc., sans nécessairement faire recours à l'ensemble des disciplines qui fonderaient scientifiquement une définition de la notion. D'où ma question : « Est-il possible d'aborder les ambiances, sans passer par cet ensemble de disciplines qu'on convoque le plus souvent ? ».

ML : Mon intervention est une réflexion construite a posteriori. C'est un regard rétrospectif que je porte sur une étude, durant laquelle je n'ai pas eu le loisir de me poser les questions épistémologiques de rigueur dans un travail de recherche. La notion d'ambiance était utile, dans le sens où l'on cherchait à exprimer ce qui peut caractériser un espace vécu en vue de sa transformation. Pourtant, même si elle fondait l'étude, la notion n'était pas fondée complètement à mes yeux. Alors, en prenant un peu de recul, m'est venue l'idée de la "*force de l'ambiance*", qui finalement semblait donner sens à une problématique posée de manière un peu opportuniste.

GC : Par rapport à la question de NT, est-ce que dans ce cadre-là, tu ne poses pas l'ambiance presque comme une discipline d'approche ?

ML : En fait, si ce travail avait été une recherche plutôt qu'une étude, on aurait pu réfléchir davantage et dès l'amont sur ces questions, mais ce n'était pas le but. Et moi, j'ai répondu très vite à la demande en disant « ce qui va guider tout ce travail, c'est l'idée que, au-delà de la caractérisation rigoureuse des ambiances, il existe une notion plus fondamentale qui serait celle d'Ambiance. » Donc je retrouvais le problème du singulier et du pluriel. C'est l'Ambiance au singulier qui orientait le travail, c'est-à-dire la recherche de quelque chose qu'on ne peut pas définir a priori, mais dont on peut dire, malgré tout, que ce qu'elle exprime même confusément permet de fonder le travail.

La force de l'ambiance : un horizon qui donne sens

PA : Donc, ce qui fait consensus, c'est quoi ? C'est le fait de mettre un mot sur un horizon ?...

ML : Non. Je dis que la notion a été facilement acceptée par les commanditaires, mais c'est surtout qu'elle me donnait un horizon. Parce que sinon, j'aurais pu répondre au médecin et lui dire : « on va arriver avec nos magnétos, et puis on va vous dire ce qui se passe au niveau des espaces, on va vous dire ce qui ne marche pas ». On aurait pu procéder par questionnements successifs et répondre à chacun, tout le monde y aurait trouvé son compte. Mais alors, quel aurait été l'intérêt du travail ? Pour moi, le terme d'Ambiance apportait un plus justement, qui devait me permettre d'articuler les choses, un peu formellement peut-être, mais qui finalement – je ne l'ai conclu qu'après coup – me donnait une ligne et me permettait d'unifier toutes les questions. En ce sens, si dans un premier temps la définition est complètement formelle et finalement utilisée un peu n'importe comment ici et là dans le travail, elle n'en constitue pas moins le fondement. Et à la limite, peut-être que le commanditaire estimait la notion facile, moins par rapport à ce qu'il en avait compris lui-même que parce qu'elle était mon objet de travail et me permettait de répondre à ses questions. Finalement, la « force de l'ambiance », oui, en tant qu'horizon qui donne sens au travail que l'on fait. C'est ce que je retiens.

Un outil de sélection et de cadrage

GC : Donc, c'est "une discipline" au sens où elle donne un ordre ou une façon d'avancer, d'investir le sujet ou de poser des questions...

ML : Oui. Et à ce niveau-là, ce travail aurait gagné à continuer une recherche plus approfondie sur la méthodologie, sur les questions à poser ou à ne pas poser. Moi, je l'ai fait de façon très empirique en me disant : « OK, c'est la notion d'ambiance qui a été mise en avant, maintenant qu'est-ce qu'on en fait ? » Et c'est vrai que, devant ces questions à poser aussi bien aux person-

nels qu'aux patients, je me disais « oh là là, qu'est-ce qu'on veut savoir ? » « L'Ambiance, elle est où ? » Et je sélectionnais et j'écartais...

GC : Ça, c'est une question assez intéressante, parce que quand on est confronté à ce genre d'études, on est souvent amené à se dire « qu'est-ce qu'il faut garder ? », « qu'est-ce qu'il faut éliminer ? » et, à un autre niveau de préoccupation : « Qu'est-ce qui va nous permettre d'avancer sur la définition de la notion d'ambiance et qu'est-ce qui peut-être n'en fait pas partie ? ».

ML : ... de même que, justement, en reprenant les questions que JFA pose dans son intervention sur la distinction entre les ambiances et l'Ambiance, c'est ici l'Ambiance au singulier que je privilégie ; mais, pourquoi est-ce que je n'ai pas défini "des ambiances" ? Dans ce travail, j'aurais très bien pu dire « voilà, avec le matériau d'enquête, on arrive à une ambiance sonore de telle nature, à une ambiance lumineuse surexposée, à un espace surchauffé, etc. », ce que je fais un peu, mais pas en termes d'ambiances finalement. À chaque fois que je choisisais un terme, c'était délibéré, mais c'était par évacuation. Alors, pourquoi suis-je arrivée à cette distinction entre "espace physique", "espace sensible" et "espace relationnel" ? Et pourquoi ne pas parler d'ambiances ? Pourquoi ne pas parler de la relation interpersonnelle dans l'ambiance, ou d'une ambiance relationnelle ? Je ne sais pas si ça répond à vos questions. J'ai un peu l'impression de mettre à plat une espèce de cuisine que nous connaissons tous, mais qui est toujours réductrice en un sens. Donc il faut savoir ce qu'on réduit, et je ne le sais pas vraiment. Les ambiances, ce n'était pas encore assez opératoire. Est-ce qu'elles peuvent le devenir ? Je n'en sais rien, mais la question mérite d'être posée.

Un mot-valise

JJD : En t'entendant, je me demande si finalement le terme "ambiance" n'a pas été un mot-valise nouveau qui, parce qu'il était nouveau et peu connoté pour tes interlocuteurs, t'a permis de te mettre dans une position particulière et d'avancer avec eux, alors que, si tu avais utilisé des termes comme "environnement" * ou "espace", qui sont beaucoup plus connotés...

ML : Non, je crois que finalement, ce qu'ils voulaient, c'était que j'analyse des relations entre les patients et les soignants, et puis que je donne des indications pour l'analyse de l'espace à transformer, puisqu'il y avait une restructuration des locaux qui était prévue. Et plus que la notion d'ambiance, je crois que l'essentiel s'est joué dans les trois termes de la fin : ce sont eux qui ont guidé les concepteurs dans leurs propositions.

PA : "Clarté", "enveloppement" et "mobilisation" ?

ML : Oui, c'est vraiment là-dessus qu'ils ont planché. A tel point d'ailleurs qu'ils avaient complètement sur-valorisé l'enveloppement dans un premier temps : ils avaient fait une proposition qui a été rejetée presque immédiatement, parce qu'elle était trop corporelle, trop enveloppante...

JPT : Par rapport à la distinction que proposait NT tout à l'heure entre JFA et ML, ce que j'entends du discours de ML, c'est l'idée que "la force de l'ambiance" ou l'Ambiance, constitue davantage un instrument de positionnement nouveau par rapport à un objet d'étude, qu'un nouvel objet. Ce serait plus une façon de se positionner différemment... C'est ça ?

ML : Un nouveau positionnement, oui, on peut dire ça.

Un instrument de négociation et de circulation des contenus

NT : Oui, mais peut-être qu'il y a quelque chose qui est de l'ordre de l'évidence dans la façon d'aborder les gens. Est-ce que cette façon de se positionner devient une manière d'aborder..., je ne sais pas comment dire..., "l'espace-temps vécu partageable par tous les acteurs" ? C'est-à-dire : est-ce que l'Ambiance est apparue comme quelque chose de réel, ou est-ce que cela a constitué une manière de partager ce que te disait tout le monde ?

ML : Une forme de partage peut-être. Il fallait parvenir à définir des principes architecturaux et des orientations artistiques et, malgré la trinité dont j'ai parlé, malgré le découpage en trois types de recommandation, la notion d'ambiance a rendu possible une espèce de synthèse de tout ce qui avait été fait. En ce sens-là, oui, c'était partageable.

GC : Partagé par qui ? Très précisément, c'est important...

ML : Je dirais par tous ceux qui ont suivi l'étude, des usagers aux commanditaires, qui ont été réunis dans un groupe (dont je faisais partie) pour apprécier les propositions artistiques. Parce que les résultats ont été rendus oralement, mais en même temps tout le monde a eu le rapport entre les mains, il a été tiré en je ne sais combien d'exemplaires, et distribué à l'hôpital aux soignants, aux patients qui ont été interviewés et qui faisaient partie du groupe. Donc, effectivement, tous ceux qui étaient concernés par les résultats.

PL : Donc, il y a bien un objet qui se constitue, ce n'est pas seulement un mot-valise. C'est une manière de constituer un nouvel objet de discussion ou de négociation, même si les différents acteurs ne mettent pas la même chose derrière ce que tu dis lorsque tu leur parles d'"Ambiance".

ML : ... C'était un groupe d'architectes qui devaient faire l'intervention artistique. Pour eux ça passait tout à fait. Mais pour les médecins ou les patients, qu'est ce que cela leur apportait ? Peu de chose me semble-t-il. Dans les faits, j'ai répondu à des questions auxquelles ils étaient très sensibles, mais qui ne passaient pas forcément par le terme d'Ambiance.

GC : C'est exactement la question que l'on se pose lorsque l'on fait circuler des documents entre différents acteurs qui ont quelque chose à dire sur le sensoriel, techniciens, architectes, maîtres d'ouvrage, etc. L'hypothèse consiste à dire : « L'Ambiance est un outil de passage, un outil de dialogue, pour faire circuler les contenus ». Et en fait, on se rend compte qu'à la réception les choses ont bougé, la question se déplace, la notion parfois en sort retransformée...

Entre usage banal et usage savant, une chance à saisir

HT : Selon les points de vue, le sens du terme ambiance est multiple, feuilleté. Mais d'abord, c'est une piste de travail qui est réapparue souvent dans nos débats comme un désir profond et que nous nous sommes proposés d'explorer soit par des anecdotes, soit par des récits, soit par des enquêtes, etc. Et ensuite, je crois qu'on a la chance, avec cette notion, d'avoir une conjonction possible entre son usage courant et son usage savant, entre ce que dit son usage non scientifique et ce que désignent les disciplines pour lui donner une définition rigoureuse. L'Ambiance, elle est sans doute dans ce flou, mais elle est surtout dans cette jonction. Même dans l'usage courant – c'est ce que j'essaie de montrer à propos de la fête au chapitre 6 –, il y a à la fois la dimension temporelle, la dynamique collective, la multi-modalité sensorielle, etc. Toutes ces notions-là, elles y sont. Et même si, dans l'usage courant, l'accent est parfois mis sur une dimension plus que sur une autre, c'est toujours en respectant ce caractère polymorphe de la situation. Et ça, je trouve que c'est intéressant, parce qu'il n'y a pas beaucoup de notions qui rendent possible un tel partage du sens – évidemment, avec les dangers que ça a d'être un peu incertain, flou, et certainement changeant, très changeant et très mobile dans l'usage...

PA : On pourrait dire que l'Ambiance, c'est ce qui permet de prendre une chose pour une autre, dans un collectif...

HT : Qu'est-ce que tu veux dire ?

La naissance du collectif

PA : « Je perçois quelque chose de l'Ambiance », « tu perçois quelque chose de l'Ambiance », « il perçoit quelque chose de l'Ambiance » : ces "je", "tu", "il"... Nous savons tous que ce n'est peut-être pas la même chose qui est perçue... Mais c'est cette façon de différer et de partager ce moment-là qui fait l'Ambiance. Etymologiquement, l'ambiance, c'est "ce qui tourne autour". Et du coup, peut-être que c'est l'Ambiance qui, indicible parce que faisant tourner les représentations et les perceptions, crée le collectif. Et cela expliquerait aussi bien l'expérience ordinaire de perception d'une ambiance, que l'expérience qu'a fait Martine de la conception d'une ambiance : l'Ambiance fondatrice du collectif, parce que permettant à chacun de prendre une chose pour une autre en en partageant l'expérience, de conférer un sens commun à des percepts fondamentalement différents.

HT : Ça, c'est déjà autre chose. Je ne voulais pas intervenir sur ce terrain-là, je voulais juste dire que, pour une fois, on disposait pour l'analyse du comportement dans l'espace urbain, d'un terme qui appartenait à la fois au domaine public et au domaine de l'analyse scientifique.

PA : D'accord, oui.

HT : ... alors que l'"Environnement" par exemple, c'est un terme qu'on n'emploie jamais dans la vie courante, c'est vraiment très rare, ou alors il faut vraiment être écolo-marteau pour atteindre ces... [rires]

JJD : Ce n'est plus vrai !

HT : Mais justement, son sens a énormément évolué. Alors que l'Ambiance est encore dans cette espèce de flou qui permet cette interface-là. Et c'est curieux, parce que c'est rare que le milieu scientifique aille prendre un terme hypersensible pour se l'approprier et essayer de le constituer en notion. C'est ça que je voulais dire.

L'Ambiance comme reconnaissance heureuse

NR : Malgré tout, si l'Ambiance désigne "une atmosphère à la fois matérielle et morale", est-ce que dans les expressions courantes, on ne peut pas dire qu'elle est quand même plus souvent teintée par les aspects moraux et sensibles que par les paramètres matériels ?

JPT : Si, je serais assez d'accord...

PA : ... J'ai noté au cours du débat une chose qui me semble concerner cette dernière question, parce que cela cherche à dire, justement, le passage entre la dimension sensible et la dimension cognitive. J'avais noté : « Le grand bonheur de l'ambiance, c'est qu'on la reconnaît ! », parce que je trouve qu'une bonne manière de dire ce que l'on partage dans l'expérience commune et ordinaire de l'Ambiance (au sens justement où l'on dit banalement « il y a de l'ambiance... », « quelle ambiance ! », etc.), ça peut être la *reconnaissance*. Ça va aussi avec l'idée d'évidence. « Il y a du bonheur parce qu'on la reconnaît ». Et cette idée de reconnaissance me semble bien exprimer le sens premier que l'on essaye d'attribuer à la notion d'Ambiance, c'est-à-dire sa pente immédiate, première et singulière, je dirais – alors que "les ambiances", les malheureuses, ne pourraient faire l'objet que de connaissances !

JPT : Dans ce que tu dis, l'Ambiance a certainement quelque chose de très fort à voir avec la familiarité qu'on peut entretenir avec les choses, avec le Monde, avec un lieu, un espace, etc. Et le fait de dire « le bonheur, c'est la reconnaissance... » est naturellement une des modalités possibles d'engagement d'un tel rapport de familiarité, mais il peut y avoir aussi des rapports d'étrangeté qui sont extrêmement prégnants... Par exemple, tu vas dans un pays que tu ne connais pas, tu es dépaysé, tu découvres des choses, ..., tu es dans un contexte complètement décalé par rapport à ce que tu connais. Ça aussi, ça peut faire l'objet d'une appréciation positive...

PA : Mais justement je rentrerais ça aussi dans la même catégorie... Même l'étrangeté, c'est une forme de reconnaissance... Je ne sais pas comment dire...

NR : C'est reconnaître qu'on participe à quelque chose dont on est exclu...

PA : Et c'est même précisément dans ce cas-là que je trouve que l'idée de reconnaissance a une force (peut-être "la force de l'Ambiance" dont parlait Martine). L'enjeu, c'est de dire que, « même si je n'ai jamais vécu cette chose-là, même si je ne la connais pas, eh bien je la reconnais d'abord ». Ce qui repose la question de la préséance du pathique sur le cognitif, ou celle de la "prise" de conscience, ou encore celle du don du temps... C'est une autre façon de le dire, qui est peut-être plus proche de l'usage courant du mot, puisque c'est ça qui était évoqué à l'instant – et de l'expérience ordinaire d'une...

HT : Ambiance !